

AUX

ANCIENS PARTIS

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^e
rue Neuve-des-Bons-Enfants, 2



LE
PRINCE EUGÈNE
EN 1814

RÉPONSE AU MARÉCHAL MARMONT

PUBLIÉ PAR

M. PLANAT DE LA FAYE,
Ancien officier d'ordonnance de l'Empereur.



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

—
1857





AVANT-PROPOS.

Le tome VI des *Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse*, contient sur la conduite du prince Eugène en 1813 et 1814, les allégations suivantes :

« Aussitôt après l'arrivée de Napoléon à Vitry, je me
» rendis près de lui. Le *Moniteur* avait annoncé la formation d'un camp à Châlons. Je lui parlai des renforts
» que, sans doute, il nous amenait. Il me répo dit :
» Aucun; il n'y avait pas un seul homme à Châlons. —
» Mais avec quoi allez-vous combattre? — Nous allons
» tenter la fortune avec ce que nous avons; peut-être
» nous sera-t-elle favorable!

» C'était à ne pas se croire éveillé que d'entendre pareilles choses; et cependant il y eut un enchaînement
» de circonstances si extraordinaire, que la balance a failli
» pencher en notre faveur. Il ajouta, au surplus, des détails importants donnant du crédit à ses paroles et quelque base à ses espérances. Il avait donné l'ordre au
» prince Eugène d'évacuer l'Italie, après avoir fait un armistice, ou bien trompé les Autrichiens et fait sauter
» toutes les places, excepté Mantoue, Alexandrie et Gènes. J'ai eu, dans le temps, quelques doutes sur la vé-

» rité de ces dispositions ; mais elles m'ont été certifiées
» et garanties depuis par l'officier porteur des ordres et
» des instructions, le lieutenant général Danthouard, pre-
» mier aide de camp du vice-roi. Il est entré avec moi dans
» des détails circonstanciés dont je vais rendre compte.

» Les armées françaises et autrichiennes en Italie étaient
» sur l'Adige. Eugène avait l'ordre de négocier un armis-
» tice en cédant les places de Palma-Nuova et d'Osopo ;
» de faire partir la vice-reine pour Gênes ou Marseille, à
» son choix, en lui donnant deux bataillons de la garde
» italienne ; de former les garnisons de Mantoue, Alexan-
» drie et Gênes avec des troupes italiennes, de faire sau-
» ter les autres places simultanément, et de rentrer en
» France avec l'armée à marches forcées, après avoir tout
» préparé pour exécuter ce mouvement avec célérité.

» Il aurait amené avec lui trente-cinq mille hommes
» d'infanterie, cent pièces de canon attelées et trois mille
» chevaux. Après avoir passé le Mont-Cenis, dont il aurait
» détruit la route, il aurait rallié quelques milliers d'hom-
» mes en Savoie et le corps d'Augereau, fort de quinze
» mille hommes. Ses forces se seraient alors élevées à
» plus de cinquante-cinq mille hommes. Ensuite, après
» avoir battu et chassé devant lui le corps de Buhna, il se
» serait porté en Franche-Comté et en Alsace. En tirant
» des garnisons du Doubs, du Rhin et de la Moselle un
» supplément de troupes, son armée aurait été forte de
» quatre-vingt mille hommes et placée sur la ligne d'o-
» pérations de l'ennemi, avec l'appui de nos meilleures
» places.

» Quand on pense à la résistance incroyable que
» nous avons opposée avec nos débris, qui jamais, en
» totalité, n'ont formé quarante mille hommes, on peut
» supposer ce qui serait advenu à l'arrivée subite d'un

» renfort pareil et par l'exécution d'un semblable mouve-
» ment. Eugène éluda les ordres de l'Empereur; il fit
» cause à part; il intrigua dans ses seuls intérêts. Il
» s'abandonna à l'étrange idée qu'il pouvait, comme roi
» d'Italie, survivre à l'Empire : il oubliait qu'une bran-
» che d'arbre ne peut vivre quand le tronc qui l'a portée
» est coupé. Il a été la cause la plus efficace, après la cause
» dominante, placée, avant tout, dans le caractère de
» Napoléon, la cause la plus efficace, dis-je, de la ca-
» tastrophe; et cependant la justice des hommes est si
» singulière, qu'on s'est obstiné à le représenter comme
» le héros de la fidélité! Je tiens à conscience d'établir
» ces faits, dont la vérité m'est parfaitement connue, et
» qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire. »

J'étais gravement malade lorsqu'un ami vint
me communiquer ce passage des *Mémoires du
duc de Raguse*. Je ne pus dans le premier mo-
ment que dicter la lettre suivante, qui fut in-
sérée dans *le Siècle* :

Paris, le 18 février 1856.

Monsieur le rédacteur,

Malade au point de ne pouvoir bouger, j'apprends, par
un de mes amis, que le sixième volume des *Mémoires du
duc de Raguse* contient sur la conduite du prince Eugène
en 1814 les assertions les plus étranges et les plus calom-
nieuses. J'ai entre mes mains les preuves irrécusables de
la complète fausseté de tout ce qu'avance le maréchal Mar-
mont à cet égard. Malheureusement hors d'état en ce mo-

ment de pouvoir présenter ces documents au public, je me réserve de le faire dès que ma santé me le permettra.

Je me borne aujourd'hui à repousser avec toute l'indignation qu'elles méritent d'odieuses assertions aussi dénuées de vérité que de preuves, et je vous prie, Monsieur le rédacteur, d'agréer, etc.

PLANAT DE DU FAYE,

Ancien officier d'ordonnance de l'Empereur.

Je viens aujourd'hui remplir ma promesse.

J'aurais voulu entrer dans quelques détails importants sur les circonstances qui ont mis en ma possession les documents qu'on va lire, j'aurais voulu expliquer comment j'ai le droit et le devoir de les publier; mais l'état de faiblesse et d'épuisement dans lequel je me trouve, ne me permet pas d'entrer dans de longs développements.

Toutefois il m'est impossible de laisser plus longtemps une mémoire vénérée sous le coup d'odieuses imputations. La renommée du prince Eugène est une richesse nationale que chacun de nous doit défendre avec un soin jaloux, en se servant des armes qui sont à sa portée. C'est en même temps défendre les droits de l'éternelle justice et de la vérité.

Je prends donc le parti de publier ces documents sans autre commentaire que quelques notes. J'ajoute seulement les observations suivantes :

1° Toutes ces pièces m'ont été envoyées, à ma sollicitation, par S. A. R. madame la duchesse de Leuchtenberg, veuve du prince Eugène, dans les années 1836, 1837 et 1838.

2° Elles ont été copiées toutes sur les originaux, et les copies sont écrites (presque en totalité) de la main de madame la duchesse de Leuchtenberg elle-même.

3° Tous les originaux sont conservés dans les archives de la famille ducale de Leuchtenberg.

Je suis certain qu'après avoir lu ces documents, tout homme éclairé reconnaitra la complète fausseté des assertions du maréchal Marmont et restera convaincu :

Que le prince Eugène, loin d'intriguer dans un but intéressé, a constamment et sans hésitation, repoussé les offres qui lui étaient faites;

Qu'il a scrupuleusement obéi aux ordres de l'Empereur;

Qu'il a rempli envers lui et envers la France tous les devoirs que lui imposaient la reconnaissance, l'amour de la patrie et la foi jurée;

Qu'enfin il s'est montré constamment digne de la devise qu'il s'était choisie :

« Honneur et fidélité. »

Paris, 27 février 1857.

PLANAT DE LA FAYE,
Ancien officier d'ordonnance de l'Empereur.



DOCUMENTS.

N° I..

Lettre du roi de Bavière, Maximilien-Joseph, au prince Eugène.

Nymphenbourg, le 8 octobre 1813.

Mon bien-aimé fils,

Vous connaissez mieux que personne, mon bien cher ami, la scrupuleuse exactitude avec laquelle j'ai rempli mes engagements avec la France, quelque pénibles et onéreux qu'ils aient été. Les désastres de la dernière campagne ont surpassé tout ce qu'on pouvait craindre ; cependant la Bavière est parvenue à lever une nouvelle armée, avec laquelle elle a tenu en échec jusqu'ici l'armée autrichienne, aux ordres du prince de Reuss. Cette mesure couvrait une partie de ma frontière, mais laissait à découvert toute la ligne qui court le long de la Bohême, depuis Passau jusqu'à Egra, ainsi que toute la frontière de la Franconie, du côté de la Saxe. J'ai attendu d'un moment à l'autre que cette immense lacune du système défensif fût remplie, mais mon attente a été vaine. Les princes voisins, comme le roi de Wurtemberg, ont refusé tout secours, sous prétexte qu'ils avaient besoin de leurs forces pour eux-mêmes. L'armée d'observation de Ba-

vière a reçu une autre destination et n'a jamais suivi aucune espèce de correspondance avec le général de Wrède. On a laissé le temps aux troupes légères ennemies d'occuper sur les derrières de l'armée, tout le pays entre la Saal et l'Elbe, d'y détruire divers corps français et de se rendre redoutable à mes frontières, aux réserves de Benningssen, de gagner la Bohême, d'où elles sont à portée de se jeter, sans trouver d'obstacle ni de résistance, sur mes provinces en Franconie ou dans le Haut-Palatinat, et de là sur le Danube, opération qui ne laisserait d'autre retraite à Wrède, de son propre aveu, que les gorges du Tyrol, et laisserait à découvert le reste de mes États. Je serais forcé de les quitter avec ma famille, dans un moment où il serait le plus dangereux d'en sortir. Dans une situation aussi critique, et presque désespérée, il ne m'est resté d'autre ressource que de me rendre aux instances vives, répétées et pressantes des cours alliées de conclure avec elles un traité d'alliance. Je crois avoir remarqué à cette occasion, avec assez de certitude pour me croire fondé à vous le dire, que les Autrichiens ne seraient pas éloignés de se prêter du côté de l'Italie à un armistice sur le pied de la ligne du Tagliamento. C'est votre père, et non le roi, qui vous dit ceci, persuadé que vous saurez allier vos intérêts avec ce que vous devez à l'honneur et à vos devoirs.

J'ai, comme bien vous pouvez croire, fait rendre le chiffre de l'armée au ministre de France, sans en prendre copie. Je vous prie de même d'être persuadé que les malades qui sont dans mes hôpitaux seront traités à mes frais et renvoyés libres chez eux. Il en sera de même des individus français et italiens qui se trouveront en Bavière. J'espère, mon cher Eugène, que nous n'en serons pas moins attachés l'un à l'autre, et que je serai peut-être à

même de vous prouver *par des faits* que ma tendre amitié pour vous est toujours la même. Elle durera autant que moi.

Je vous embrasse un million de fois en idée.

Votre bon père,
MAX. JOSEPH.

La reine vous embrasse.

N° II.

Le prince Eugène au roi de Bavière, son beau-père.

Gratiska, 15 octobre 1813.

Mon bon père,

Je reçois à l'instant votre lettre du 8 courant. Votre cœur sentira facilement tout ce que le mien a dû souffrir en la lisant. Encore si je ne souffrais que pour moi ! mais je tremble pour la santé de ma pauvre Auguste, lorsqu'elle sera informée du parti que vous vous êtes cru obligé de prendre.

Quant à moi, mon bon père, quel que soit le sort que le ciel me réserve, heureux ou malheureux, j'ose vous l'assurer, je serai toujours digne de vous appartenir, je mériterai la conservation des sentiments d'estime et de tendresse dont vous m'avez donné tant de preuves.

Vous me connaissez assez, j'en suis sûr, pour être convaincu que, dans cette pénible circonstance, je ne m'écarterai pas un instant de la ligne de l'honneur ni de mes devoirs ; je le sais, c'est en me conduisant ainsi que je suis certain de trouver toujours en vous pour moi,

pour votre chère Auguste, pour vos petits-enfants, un père et un ami.

Le hasard m'a offert une occasion de faire pressentir le général Hiller sur un arrangement tacite par lequel nous demeurerions, lui et moi, dans les positions que nous occupons, c'est-à-dire sur les deux rives de l'Isonza; je ne sais ce qu'il répondra, mais vous le sentirez, je ne puis faire au delà. Si cette première proposition est jugée insuffisante, si la fortune m'est à l'avenir aussi contraire qu'elle m'a été favorable jusqu'à présent, je regretterai toute ma vie qu'Auguste et ses enfants n'aient pas reçu de moi tout le bonheur que j'aurais voulu leur assurer, mais ma conscience sera pure, et je laisserai pour héritage à mes enfants une mémoire sans tache.

Je ne sais, mon bon père, ce que votre nouvelle position vous rendra possible. Je ne vous recommande pas votre gendre, mais je croirais manquer à mes premiers devoirs si je ne vous disais pas : Sire, n'oubliez ni votre fille ni vos petits-enfants.

Je suis, mon bon père, avec les sentiments de respect et de tendresse que vous me connaissez et que je vous ai voués pour la vie,

Votre bien affectionné fils,

EUGÈNE.

Je présente mes hommages à la reine; j'embrasse frères et sœurs.

N° III.

Le roi de Bavière au prince Eugène.

Francfort-sur-Mein, le 16 novembre 1813.

Vous pouvez ajouter foi, mon cher Eugène, à tout ce que vous dira le prince Taxis, porteur de la présente. Il a toute ma confiance, et, quoique jeune, il en est digne. Le papier ci-joint vous donnera une idée générale de la situation des choses. Brûlez-le dès que vous l'aurez lu. Je vous embrasse tendrement, et vous aimerai, vous, ma fille et mes petits-enfants, jusqu'à mon dernier soupir.

Votre bon père et meilleur ami,
MAX. JOSEPH.

Il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez aussi heureux que vous méritez de l'être ; tout le monde de ce côté-ci vous aime et vous respecte ; c'est ce que j'entends tous les jours.

N° IV.

Relation de la mission du prince de La Tour et Taxis, envoyé par les souverains alliés auprès du prince Eugène, en novembre 1813. Faite à Munich, le 13 novembre 1836 et adressée à S. A. R. madame la duchesse de Leuchtenberg, veuve du prince Eugène.

Madame,

D'après l'autorisation du roi mon maître, dont V. A. R. m'a donné l'assurance au nom de son auguste frère, je m'empresse d'obéir à ses ordres, et de lui soumettre un récit fidèle de la mission dont je fus chargé au mois de novembre de l'année 1813.

J'étais à cette époque major et aide de camp du feu roi

Maximilien-Joseph, attaché pour la durée de la guerre à l'état-major général de M. le maréchal prince de Wrède, qui se trouvait à Francfort, où en même temps tous les souverains alliés étaient présents. Le roi de Bavière s'y était également rendu. — Ce fut le 16 novembre que le maréchal me fit venir et me dit qu'on avait pris la résolution de faire des démarches pour détacher, si cela serait possible, l'Italie entière du système ennemi sans effusion de sang ; que déjà on avait entamé des négociations avec le roi Joachim à Naples, et que maintenant les puissances alliées avaient engagé le roi de Bavière, comme le beau-père du prince vice-roi, de faire en leur nom des ouvertures à ce sujet à son gendre. — De plus, j'appris que c'était moi qui avais été choisi pour cette mission, et je reçus l'ordre de me rendre immédiatement chez Sa Majesté. Le roi me donna une lettre adressée à son beau-fils, et m'ordonna d'aller trouver avant mon départ M. le prince de Metternich, chancelier d'État de S. M. l'empereur d'Autriche, lequel me donnerait des instructions verbales.

Arrivé au logement de ce dernier, j'appris que, comme cette affaire délicate devait être traitée avec le plus grand secret, je devais me présenter en uniforme autrichien aux avant-postes de l'armée française en Italie, comme un parlementaire ordinaire. Le prince de Metternich me dit que l'intention des souverains alliés était que je fisse tout ce qui serait en mon pouvoir pour persuader le prince Eugène d'accepter les propositions contenues dans la lettre du roi de Bavière ; à quoi je pris la liberté de répondre que j'avais l'honneur de connaître personnellement le vice-roi, et que j'étais intimement persuadé que tous les efforts seraient infructueux, quand même mon éloquence serait aussi grande que possible, ce que d'ailleurs j'étais

bien éloigné de croire; mais que toutefois, étant militaire, je saurais obéir. M. de Metternich répliqua que sans aucun doute le prince Eugène possédait l'estime de l'Europe entière, mais que la situation générale des affaires lui faisait un devoir d'essayer, au nom des puissances, la démarche en question. Puis, il me donna une lettre pour le général baron Hiller, quoique son successeur, le maréchal comte de Bellegarde était déjà nommé.

Je partis en poste, dans la nuit du 16 au 17 novembre, de Francfort, passai par Augsbourg et Insbruck et suivis la grande route jusqu'à Trente, où j'étais obligé de la quitter, vu la position respective des deux armées. Je pris donc par le col de Lugano, et descendis par Citadelle et Bassano.

Enfin, le 21 de grand matin, j'étais rendu à Vicence, où se trouvait le quartier général autrichien. Peu après, je me fis annoncer chez le général Hiller et lui remis la dépêche concernant les détails accessoires de ma mission, et qui lui prescrivait de me fournir l'uniforme d'un officier supérieur de son état-major général; tout fut arrangé de la sorte, et le 22, avant la pointe du jour, je partis de Vicence, déguisé et sous le nom d'un major Eberle pour Stra-di-Caldiera, où je remis une lettre du général Hiller au général Pflachner, qui commandait les avant-postes, dans laquelle il lui était enjoint de me faire donner de suite un cheval de hussard, et de me faire accompagner par un trompette aux avant-postes français.

Bientôt après, j'avais passé les dernières vedettes autrichiennes, et avançant sur la grande route de Vérone, j'aperçus dix minutes plus tard un piquet de chasseurs à cheval; je fis donner le signal d'usage, et dans quelques instants un officier vint pour me recevoir; il me dit (comme c'est l'usage général) que je ne pouvais passer en au-

cun cas jusqu'au quartier général du vice-roi, vu que le général Rouyer, qui commandait les avant-postes français, avait les instructions générales pour se faire remettre toutes les dépêches apportées par un parlementaire quelconque. Comme cette difficulté était prévue, je lui remis une lettre écrite par moi, mais cachetée par le général Hiller, et dans laquelle je prévenais le prince que des communications de la plus haute importance devaient lui être faites verbalement. Puis j'ajoutais que, en tous cas, je ne quitterais pas les avant-postes avant la réponse du vice-roi. L'officier partit au galop et revint bientôt après pour m'annoncer que le général Rouyer venait d'expédier un aide de camp afin de porter ma lettre à Vérone.

J'attendis trois heures environ, au bout desquelles on vint m'annoncer que le prince me recevrait dans l'église du petit village de San-Michèle, qui se trouvait à peu près à mille cinq cents pas des avant-postes; j'eus les yeux bandés, comme c'est l'usage en pareil cas, et je fus conduit à cette église, où on ôta de nouveau le mouchoir.

Quinze minutes après, le prince Eugène descendit de cheval et entra dans le local où je me trouvais; il me reconnut à l'instant même où je lui remis la lettre du roi, et puis se tourna vers les officiers de sa suite en disant: « Comme nous n'avons rien à cacher à Monsieur » dans un pays ouvert, j'aime autant respirer en plein » air. » Nous sortîmes donc tous, et tandis que la suite se tenait près du péristyle de l'église, le vice-roi se promenait avec moi à cent pas de distance.

Ce n'est qu'après m'avoir demandé des nouvelles de la santé de son auguste beau-père, que le prince ouvrit sa lettre; il la lut deux fois, ainsi qu'une note qui y était incluse, et puis me dit, sans la moindre hésitation: « Je

« suis bien fâché de donner un refus au roi, mon beau-
« père, mais on demande l'impossible. »

C'est ici, Madame, où la partie importante de ma narration paraît commencer seulement, qu'elle est pour ainsi dire déjà terminée; car tout le reste de cette conversation roula sur les mêmes termes. J'avais beau me servir des expressions mille fois rebattues de politique, d'utilité, d'intérêt du moment, etc., etc., avec les deux mots bien simples du devoir de la reconnaissance et de la sainteté du serment prêté, l'avantage restait toujours du côté du prince. Cependant j'essayerai de retracer encore à V. A. R. textuellement quelques phrases prononcées par le feu prince, son illustre époux. Lorsque je lui parlais du sort de ses enfants, il me dit: « Certainement » j'ignore si mon fils est destiné à porter un jour la couronne de fer; mais en tout cas, il ne doit y arriver que » par la bonne voie. » Puis, lorsqu'il apprit par moi que les puissances alliées étaient bien décidées à passer le Rhin avec des forces supérieures, il me répondit: « On » ne peut nier que l'astre de l'Empereur commence à » pâlir; mais c'est une raison de plus pour ceux qui ont » reçu de ses bienfaits de lui rester fidèles. » Et puis il ajouta que mêmes les offres qui venaient de lui être faites ne resteraient pas un secret pour l'Empereur. Enfin lorsque, comme dernier argument, je commençais, ainsi que mes instructions me le prescrivaient, de lui parler des dispositions assez claires que le roi Joachim avait témoignées de traiter avec les souverains alliés, et lorsque j'ajoutais qu'avant six semaines son flanc droit se trouverait exposé, compromis peut-être, le prince me dit: « J'aime à croire que vous vous trompez; si toutefois il » en était ainsi, je serais certainement le dernier pour » approuver la conduite du roi de Naples; encore la

» situation ne serait-elle pas exactement la même : lui est » souverain, moi, ici, je ne suis que le lieutenant de » l'Empereur. » Enfin notre conversation se termina exactement comme elle avait commencé ; la résolution du prince resta inébranlable.

Pour ce cas, j'avais l'ordre de le prier de déchirer en ma présence la lettre du roi de Bavière, ainsi que la note incluse, ce qu'il fit à l'instant même ; puis il me dit qu'il allait rentrer à Vérone, et que là il écrirait une lettre à son beau-père pour lui expliquer les motifs de son refus ; puis il appela le général Rouyer, l'engagea à me faire dîner avec lui, et remonta à cheval avec toute sa suite.

Vers huit heures du soir, ce même jour, 22 novembre, un officier d'ordonnance m'apporta la lettre en question, et je quittai San-Michèle immédiatement après pour regagner les vedettes autrichiennes. Le lendemain de grand matin, je me présentai chez le général Hiller pour lui dire en peu de mots que ma mission n'avait pas réussi, et vers le coucher du soleil, après avoir repris mon uniforme bavarois, je repartis pour l'Allemagne. Mes instructions portaient de me rendre d'abord à Carlsruhe, où le roi Maximilien-Joseph avait eu l'intention de se rendre ; ce fut là que je lui remis la réponse du prince Eugène. Il la lut en disant : *Je le leur avais bien dit*, la recacheta aussitôt, et m'ordonna de repartir immédiatement pour Francfort, afin de la remettre au prince Metternich, et de lui faire de vive voix un rapport sur ma mission.

J'arrivai à Francfort le 30 novembre au matin, et m'acquittai sur-le-champ de ce qui m'était prescrit. M. de Metternich me dit combien il regrettait que la démarche avait échoué, tout en rendant la justice la plus entière au beau caractère du prince ; ensuite il ajouta qu'il communiquerait la réponse du prince aux souverains alliés, et qu'il la renverrait plus tard au roi par un courrier de cabinet.

C'est ici, Madame, que ma narration est finie. Peut-être Votre Altesse Royale la trouvera-t-elle incomplète, mais j'ose compter sur son indulgence. J'ai dit tout ce que ma mémoire avait gardé, et vingt-trois ans ont passé depuis. Le point essentiel pour l'histoire est toujours de savoir que le prince a non-seulement fait ce que l'honneur exigeait, mais qu'il n'a pas même hésité un seul instant à le faire.

En me mettant aux pieds de Votre Altesse Royale, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Madame,

De Votre Altesse Royale, le très-obéissant, très-soumis et très-dévoué serviteur,

Signé : LE PRINCE AUGUSTE DE LA TOUR ET TAXIS,
Général-major à la suite de l'armée.

Pour l'authenticité de la signature là-dessus,

Le secrétaire général du ministère de la guerre,

(L. S.)

Munich, le 15 novembre 1836.

Signé : GLOCKNER.

Le soussigné, secrétaire intime au ministère des affaires étrangères de Bavière, certifie l'authenticité de la signature ci-contre du secrétaire général du ministère de la guerre.

Munich, le 15 novembre 1836.

(L. S.)

Par autorisation du ministre,

Signé : GESSELE.

Pour copie conforme,

Munich, le 15 novembre 1836.

GESSELE.

Secrétaire intime.



N° V.

Lettre du prince Eugène à la princesse Auguste.

Vérone, 23 novembre 1813.

Je t'envoie, ma bonne Auguste, une lettre que j'ai reçue du roi par un officier parlementaire. Cet officier n'était autre que le prince Taxis. J'ai causé plus d'une heure avec lui, et je t'assure que je n'ai dit que ce que je devais. En deux mots, il m'a apporté la proposition de la part de tous les alliés, pour me faire quitter la cause de l'Empereur, de me reconnaître comme roi d'Italie.

J'ai répondu tout ce que toi-même tu aurais répondu, et il est parti ému et admirateur de ma manière de penser; comme il a vu que je ne voulais entendre à rien qu'à un armistice, il m'a assuré que le roi l'obtiendrait d'autant plus « que les alliés admiraient mon caractère et ma conduite. »

C'est déjà une bien belle récompense que de commander ainsi l'estime à ses ennemis.

Déchire le billet du roi, ne parle de rien de tout cela.

Dans l'armée on ne sait qu'il est venu un parlementaire que comme officier autrichien.

Adieu, etc., etc.

N° VI.

L'Empereur au prince Eugène.

Saint-Cloud, 17 novembre 1813.

Mon fils, le général Danthouard arrive. Vous avez encore une belle armée, et si vous avez avec cela 100

pièces de canon, l'ennemi est incapable de vous forcer, il ne s'agit que de gagner du temps. J'ai ici 600,000 hommes en mouvement; j'en réunirai 100,000 en Italie. Je vais prendre des mesures pour porter tous vos cadres au grand complet de 900 hommes par bataillon. Faites-moi connaître si tous les régiments de l'armée d'Italie d'ancienne formation auraient de l'étoffe pour établir les 6^e bataillons.

Votre affectionné père,
NAPOLÉON.

P. S. Vous trouverez ci-joint la note du départ des colonies italiennes.

N° VII.

Saint-Cloud, 16 novembre 1813.

Mon fils,

J'ai reçu votre lettre sur la situation des esprits en Italie. J'envoie à Gènes le prince d'Essling avec 3,000 hommes tirés de Toulon. Je vous ai envoyé aujourd'hui un ordre pour la formation de plusieurs sixièmes bataillons. Vous y aurez vu que vous pouvez compter sur un renfort de 15 à 16,000 hommes, et qu'en outre 40,000 hommes seront réunis avant le 1^{er} janvier à Turin et à Alexandrie. On fera encore de plus grands efforts. Dans ce moment, tout est ici en mouvement. Ne vous laissez point abattre par le mauvais esprit des Italiens. Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des peuples. Le sort de l'Italie ne dépend pas des Italiens. J'ai déjà 600,000 hommes en mouvement. Je puis employer là-dessus 100,000 hommes pour l'Italie. De

vosre côté, remuez-vous aussi. Écrivez au prince Borghèse. Il me semble que la grande-duchesse et le général Miollis pourraient envoyer des colonnes dans le Rubicon. J'ai envoyé le duc d'Otrante à Naples pour éclairer le roi et l'engager à se porter sur le Pô. Si ce prince ne trahit pas ce qu'il doit à la France et à moi, sa marche pourra être d'un grand effet.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

N° VIII.

L'Empereur au prince Eugène.

Saint-Cloud, 20 novembre 1813.

Mon fils,

Je viens de dieter au général Danthouard ce qu'il doit faire à Turin, Alexandrie, Plaisance et Mantoue ; il vous fera connaître mes intentions.

Il ne faut point quitter l'Adige sans livrer une grande bataille ; les grandes batailles se gagnent avec de l'artillerie ; ayez beaucoup de pièces de 12. Étant à portée des places fortes, vous pourrez en avoir autant que vous voudrez. Vous n'avez plus rien à craindre d'une diversion sur les derrières, puisque l'artillerie ne passe nulle part. Mettez 200 hommes et six pièces de canons à Brescia, à la citadelle. Ayez des barques armées, qui vous rendent absolument maître du lac de Peschiera, du lac de Lugano, du lac Majeur et du lac de Côme. Faites construire de bonnes redoutes fraisées et palissadées sur le plateau de

Rivoli et qu'elles battent le chemin de Vérone, sur la rive gauche de l'Adige. Faites construire des ouvrages du côté de Montébello (*ce dernier mot est effacé et remplacé de la main de l'Empereur par la Couronne*).

Si vous êtes à temps, occupez les hauteurs de Caldiero et faites-y faire des redoutes; coupez les digues de l'Alpon et inondez le bas Adige. Enfin, la grande manœuvre serait d'attaquer l'ennemi en concertant les moyens de passer rapidement, et sans qu'il le sût, par Mestre. Cette manœuvre concertée en secret, et avec les grands moyens que vous avez, pourrait vous donner des avantages considérables.

Votre affectionné père,
NAPOLÉON.

N° IX.

Lettre du général Danthouard au prince Eugène.

Sans date.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. I. une copie des instructions que l'Empereur m'a dictées et que j'ai écrites à la volée. Je pense que V. A. est déjà au courant de tout cela, mais il y a des articles intéressants. J'ai écrit comme l'Empereur parlait. Il y a eu ensuite une conversation d'une heure. Il est déjà passé 5,000 conscrits pour Alexandrie, et il y en a 7,000 passés de Piémont en France.

Je n'ose m'exprimer sur ce que je pense des travaux militaires du Mont-Cenis; il faudra une division pour les garder si on les achève; mais je parie qu'il en sera pour ce point comme pour Peschiera.

V. A. I. verra que je suis encore loin d'elle pour plusieurs jours. Je ne sais comment le prince Borghèse prendra ma mission; mais s'il la prend bien, je la ferai bien; s'il la prend mal, je ne pourrai la remplir en entier. L'Empereur m'a dit de lui rendre compte directement et en même temps m'a ajouté :

Tout ce que vous allez faire étant pour le vice-roi, vous le prévendrez de tout ce qui sera nécessaire. Je prie V. A. I. de m'adresser ses ordres à Turin pour ces premiers jours; il est probable que je n'irai à Plaisance qu'après Casal, et passant par Milan.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur,

De votre altesse, le très-humble et dévoué,
Comte DANTHOUCARD.

N° X.

Ordres et instructions dictés par l'Empereur, le 20 novembre 1813, à onze heures du matin.

Danthouard m'écrira du Mont-Cenis où en est la forteresse, si on peut l'armer, si elle est à l'abri d'un coup de main, etc.

Il verra le prince Borghèse qui doit avoir reçu la copie de l'ordre que j'ai signé hier, ayant deux buts, ou qui la lui fera voir.

Premier but. — 1° L'envoi de 18,000 hommes de renforts à l'armée d'Italie sur la conscription des 120,000 hommes. Ces 18,000 hommes sont fournis aux 6 corps qui forment l'armée d'Italie, à raison de 700 hommes; total, 4,200 hommes. Plus, 800 hommes à prendre au

dépôt du 156^e pour le 92^e; en tout, 5,000 hommes, et en 7,000 hommes qui font partie des régiments qui sont à l'armée d'Italie et dépôts au delà des Alpes. Enfin, en 600 hommes du dépôt du 156^e régiment pour le 36^e léger, 600 hommes pour le 133^e, 600 hommes pour le 132^e, etc.; total, 16,000 hommes.

Au reste, le prince Borghèse lui remettra le décret qui est très-détaillé afin qu'il en ait pleine connaissance pour l'exécution de ses ordres.

Il reconnaîtra : 1^e si les conscrits sont beaux hommes et forts, s'assurera de la quantité, si la désertion a occasionné des pertes et combien, etc.

2^e Il s'informera du directeur de l'artillerie s'il a les armes pour ces 16,000 hommes.

3^e Il s'assurera si l'habillement, grand et petit équipement, sont prêts, ou quand ils le seront, etc

4^e Ces 16,000 hommes sont destinés aux 1^{re} et 2^e bataillons de l'armée d'Italie; mais j'ai en outre une armée de réserve de 30,000 hommes par décret d'hier (19 novembre), et à prendre sur la levée des 300,000 hommes. Ces 30,000 hommes se lèveront en Provence, en Dauphiné, Lyonnais, et seront réuvis à Alexandrie à la fin de décembre.

Il faut voir si les armes sont prêtes ainsi que l'habillement, ou bien si les mesures sont prises pour cela, pour ces 30,000 hommes. Ces 30,000 hommes, formant 3 divisions, seront incorporés, pour la 1^{re} division, dans les 4^e et 6^e bataillons de l'armée d'Italie, le 4^e bataillon existant à Alexandrie. Le vice-roi fera former les cadres des 6 bataillons et les enverra de suite à Alexandrie.

2^e La 2^e division sera formée des bataillons qui ont leur dépôt en Piémont. Plusieurs retournent à la grande armée, en sorte qu'il ne faut compter que sur la moitié;

il faut donc former des cadres en remplacement et les diriger sur ces dépôts.

3° La 3^e division sera formée de 11 à 12 cinquièmes bataillons, dans les 27^e et 28^e divisions militaires.

La 1 ^{re} division recevra	9,000	} 22,000 hommes.
La 2 ^e division recevra	7,500	
La 3 ^e division recevra	5,500	

Indépendamment de ces 3 divisions, je forme une réserve en Toscane des 3^e, 4^e, 5^e bataillons du 112^e régiment, des 4^e, 5^e bataillons du 35^e léger, qui reçoivent 2,500 hommes sur la levée des 300,000 hommes.

Plus, je forme une réserve à Rome des 3^e, 4^e bataillons du 22^e léger, des 4^e, 5^e bataillons du 4^e léger, des 4^e, 5^e bataillons du 6^e de ligne, qui recevront 3,000 hommes sur les 300,000 hommes, non compris ce qu'ils reçoivent des 120,000 hommes; total, 28,000 hommes.

Il reste 2,000 hommes pour l'artillerie d'Alexandrie, Turin, pour les sapeurs, les équipages..... Je veux une artillerie pour l'armée de réserve.

J'ai envoyé le prince d'Essling à Gênes avec 3.000 hommes de gardes nationales levées depuis un an à Toulon. Il est possible que je lui confie le commandement de l'armée de réserve; mais s'il est totalement hors d'état de le remplir à cause de sa poitrine, j'y enverrai probablement le général Caffarelli.

Ainsi donc, avant le 1^{er} janvier, le vice-roi recevra 16,000 hommes des 120,000 hommes pour recruter les trois premiers bataillons des régiments, tout cela de l'ancienne France; il n'y aura ni Piémontais, ni Italiens, ni Belges; plus 30,000 hommes de l'armée de réserve; total, 46,000 hommes réunis d'ici au mois de février, tous vieux Français et âgés de 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32 ans.

Le principal soin doit être de former les 6^{es} bataillons et de tirer des corps pour former les cadres dont nous manquons et qu'on ne peut créer.

Le roi de Naples m'a écrit qu'il marche avec 30.000 hommes. S'il exécute le mouvement, l'Italie est sauvée; car les troupes autrichiennes ne valent pas les Napolitains.

Le roi est un homme très-brave, il mérite de la considération, il ne peut diriger des opérations, mais il est brave, il anime, il enlève et mérite des égards. Il ne peut donner de l'ombrage au vice-roi; son rôle est à Naples, il n'en peut sortir.

Danthouard me rendra compte de l'état dans lequel se trouve la citadelle de Turin, son armement, ses magasins de guerre et de bouche, son commandant, les officiers du gèle, de l'état-major, etc., etc.

Il me rendra le même compte sur Alexandrie, en joignant le calque des ouvrages; il me fera rapport sur les officiers, l'état-major, etc.

Même rapport sur la citadelle de Plaisance. On me parle de la citadelle de Casal; il s'y rendra, et me rendra compte si cela vaut la peine d'être armé et approvisionné. Si le vice-roi avait enfermé dans les places les fonds de dépôts comme quartiers-maitres, ouvriers, etc., il faut les retirer; il faut même évacuer tout ce qui, dans ce genre, se trouve à Mantoue; on y a même enfermé le 5^e bataillon en dépôt du 3^e léger; j'ai donné des ordres pour que ce dépôt reçoive 600 conscrits à Alexandrie; Danthouard se fera rendre compte bñ cela en est, et que cela soit dirigé d'Alexandrie; ensuite que le dépôt-major, ouvriers, soient à Plaisance pour recevoir ce qui revient de la grande armée et organiser un bataillon. Danthouard trouvera à Alexandrie 700 hommes pour le 13^e de ligne. Le

vice-roi a enfermé le dépôt à Palma-Nova ; ces 700 hommes vont se trouver seuls. J'ai ordonné d'en former le 6^e bataillon. Il faut que le vice-roi fournisse quelques officiers, et le prince Borghèse formera le cadre. J'ai ordonné qu'un demi-cadre du 13^e soit envoyé de Mayence, mais jusqu'à l'arrivée, il faut pourvoir à la réception, organisation, instruction, et mettre ce bataillon à la citadelle d'Alexandrie. Danthouard trouvera à Plaisance le dépôt du 9^e bataillon des équipages militaires. Il faut diriger tout l'atelier, le matériel, les magasins sur Alexandrie, qui est une place sûre.

Si les approvisionnements des citadelles de Turin et d'Alexandrie n'étaient pas complets, il faudrait en rendre compte au prince Borghèse, pour qu'il y pourvoie de suite.

Danthouard donnera des ordres en forme d'avis pour tout ce qu'il croira nécessaire d'après mes intentions et me rendra compte des ordres qu'il aura donnés.

Il faut que les fortifications soient en état, fermer les gorges en palissades, voir ce qui est nécessaire pour les parapets et banquettes à rétablir, etc., etc. Porter une grande attention sur les inondations. Compte-t-on dans le pays sur l'inondation du Tanaro, et la résistance du pont éclusé?

Un régiment croate de 1,300 hommes et 600 chevaux est à Lyon. Je donne ordre à Corbineau de faire mettre pied à terre et d'envoyer cette canaille sur la Loire, et de donner 300 chevaux à chacun des deux régiments 1^{er} hussards et 31^e de chasseurs.

Je vais m'occuper de la cavalerie pour l'armée d'Italie : 1^o J'envoie à Milan tout ce qui appartient au 1^{er} de hussards et 31^e de chasseurs ; 2^o Je vais y envoyer deux

bous régiments de dragons d'Espagne de 1200 chevaux chacun.

J'ai ordonné que toutes les troupes italiennes de la grande armée se rendent à Milan, il y a 4,000 hommes. Même ordre pour les mêmes qui sont en Aragon et en Espagne; il y a 6,000 hommes, tout cela est en marche. J'ai ordonné à Grouchy de se rendre à l'armée d'Italie. Il est un peu susceptible, mais le vice-roi fera pour le mieux. Le vice-roi peut avoir grande confiance en Zucchi; j'en ai été très-content.

Il ne faut pas donner du crédit à Pino, il faut élever en crédit Palombini et Zucchi et soutenir Fontanelli. L'expérience m'a prouvé que l'ennemi s'occupe particulièrement de gagner les généraux étrangers que nous portons en avant et leur accordent crédit et confiance. Ainsi de Wrède pour qui j'ai tout fait a été tourné contre moi, mais il est mort. Les trois généraux que j'indique peuvent être mis en avant en ce moment et annuler Pino.

Il faut que les approvisionnements des places soient pour six mois. Je désire que Dauthouard examine Saint-Georges et me dise sur quoi je puis compter.

Opérations.

Le vice-roi ne doit pas quitter l'Adige sans une bataille. Il doit avoir de la confiance; il a 40,000 hommes, il peut avoir 120 pièces de canon, il est sûr du succès. Quitter l'Adige sans se battre est un déshonneur. Il vaut mieux être battu.

Il faut qu'il y ait beaucoup d'artillerie, il ne doit pas en manquer à Mantoue et Pavie. Il n'y a que les attelages qui pourraient manquer; mais les dépôts sont trop voisins pour que l'on ait besoin de trainer beaucoup de caissons.

Ce n'est pas comme l'armée attaquante qui est obligée à avoir avec soi ses deux approvisionnements. Il faut une réserve de 18 pièces de 12 pour un moment décisif. L'attelage bien nécessaire est celui de la pièce et d'un caisson et demi, il n'est pas nécessaire d'attelages réguliers pour les affûts, les forges, les rechanges, etc., lorsque l'on est aussi prêt de ses places et dépôts.

Lorsqu'il verra venir la bataille, il doit avoir 150 à 200 pièces. Je n'attache pas d'importance à la perte des canons, si les chances de prises peuvent être compensées par les chances de succès.

Je suppose que la demi-lune de la porte de Vérone à Caldiero est établie et armée; en cas contraire, il faut l'établir sur-le-champ et l'armer avec du 8 et du 12 en fer ou mauvais aloi à tirer des places, puisque l'on n'a pas occupé Caldiero, qui était la véritable position. J'avais dans le temps fait établir cette demi-lune.

L'occupation des hauteurs de Caldiero, couvertes d'ouvrages de campagne, ne peut être forcée l'Alpon en avant. On doit y être sans inquiétude. La Rocca-d'Aufo barre le seul chemin par où l'on puisse venir avec de l'artillerie. Il y faut deux chaloupes armées pour le lac; il faut deux ou trois barques armées pour le lac de Como. Il faut tirer des marins de la côte pour ce service, et s'il n'y en a pas en demander au prince Borghèse, de Gènes, où il se trouve des marins de l'ancienne France. Il faut 3 à 400 hommes dans la citadelle de Bergame et de Brescia. Quelques poignées d'hommes de gardes nationales pour l'intérieur de la ville et deux mauvaises pièces à la citadelle.

Il faut des bateaux armés pour les lacs de Mantoue, et qu'il y ait un lieutenant de vaisseau de la vieille France pour chef; il faut rester maître de tous les points des lacs.

Il faut se maintenir en communication avec Brondolo par la rive droite de l'Adige. Il faut à Rivoli une bonne redouté palissadée, armée de canons, ce qui rend impraticable la grande route de Vérone.

Il faut occuper le Montebaldo, et un ouvrage à la Corona.

Il faut alors que l'ennemi passe l'Adige, et je ne vois pas de difficultés à couper les lignes de l'Alpon et même les lignes de l'Adige sous Legnago à Chiavari (en batardeau) Il faut des bateaux armés sur le lac Majeur et sur le lac de Lugano, sans violer les Suisses. Il y a un point au royaume d'Italie. Dans ces situations inévitables, il ne faut pas quitter sans une bataille; une manœuvre que j'indique, que je ne conseille pas, que je ferais, serait de passer par Brondolo-sur-Mestre, et de forcer sur Trévise ou la Piave avec 30,000 hommes; il ne manque pas de moyens de transports à Venise. Je la ferais, mais je ne conseille pas, si on ne me comprend pas. On obtiendrait des résultats incalculables. L'ennemi opère par Conégliano et Trévise; on le coupe, on le disperse, on le détruit, et s'il faut se retirer, on le fait sur Malghera et l'Adige. Mais je ne conseille pas cette manœuvre hardie; c'est là ma manière, mais il faut comprendre et saisir tous les détails et moyens d'exécution, le but à remplir, les coups à porter, etc., etc..... L'armée serait..... (S. M. en est restée là court).

Si le vice-roi perdait la bataille et abandonnait l'Adige, il a la ligne du Mincio qui n'est pas bonne, mais qu'il faut préparer d'avance pour s'en servir pour un premier moment de retraite et voir venir; ensuite l'Adda, le Tessin, etc., etc. Je pense que forcé sur le Tessin, il doit se jeter sur Alexandrie et la Boquette. Il serait à Alexandrie

renforcé par l'armée de réserve, sa ligne d'opération serait par Gênes.

Je préfère défendre Gênes au Mont-Cenis parce que d'Alexandrie et Gênes il protège davantage la Toscane. Au cas de retraite il faudra prévenir les garnisons de Turin et du Mont-Cenis, et celle du Simplon qui doit se retirer sur Genève que je fais mettre en défense.

Quand bien même le vice-roi quitterait le Mincio et l'Adda, la Grande-Duchesse doit rester à Florence; l'ennemi ne peut y envoyer un détachement de son armée. D'ailleurs si la Grande-Duchesse était forcée, elle se replierait sur Rome; si elle y était encore forcée, elle se replierait sur Naples.

La présence du prince d'Essling avec 3,000 hommes à Gênes, où les dépôts se forment, et les marins assurent la place. D'ailleurs les Génois ne sont pas Autrichiens.

Il n'y a rien à craindre des Suisses; s'ils étaient contre nous ils seraient perdus. Ils sont bien loin de se déclarer aujourd'hui quoi qu'on dise. Enfin, passé février, je serai en mesure, et j'enverrai d'autres renforts. J'ai en ce moment 800,000 hommes en mouvement, etc. L'argent ne me manque pas.

Si les autorités italiennes étaient obligées d'évacuer Milan, elles se retireraient à Gênes.

Dans tout ceci, j'ai fait abstraction du roi de Naples, car s'il est fidèle à moi, à la France et à l'honneur, il doit être avec 25,000 hommes sur le Pô. Alors beaucoup de dispositions sont changées.

Je connais parfaitement les positions; je ne vois pas comment l'ennemi passerait l'Adige. Quand bien même l'ennemi se porterait d'Ala sur Montebaldo, il ne peut y conduire d'artillerie sur la Corona. Il y a de superbes positions où j'ai donné ma bataille de Rivoli.

L'infanterie autrichienne est méprisable ; la seule qui vaille quelque chose est l'infanterie prussienne. A Leipzig, ils étaient 500,000 hommes, et je n'en avais que 110,000 ; je les ai battus deux jours de suite, etc., etc.

Il faut un pont sur le Pô au-dessous de Pavie vers Stradella. Il faut faire travailler à la citadelle de Plaisance.

Si j'avais su sur quoi compter pour l'artillerie, j'aurais vu si je devais aller en Italie ; dans tous les cas, on peut laisser ébruiter que j'irai en Italie, etc., etc.

N° XI.

L'Empereur au prince Eugène.

Paris, 28 novembre 1813.

Mon fils, je reçois votre lettre du 22 novembre (*). Je reconnais bien là la politique de l'Autriche ; c'est ainsi qu'elle fait tant de traitres.

Je ne vois pas de difficultés à ce que vous fassiez un armistice de deux mois ; mais le principal est de bien stipuler que les places seront ravitaillées journellement, afin qu'au moment où l'armistice viendra à se rompre, elles soient aussi bien approvisionnées qu'avant. Je pense, au reste, que cela se borne à Osoppo et Palma-Nuova, puisque vous conservez vos communications avec Venise.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

(*) Jour de l'entrevue avec le prince Taxis.

N° XII.

L'Empereur au prince Eugène.

Paris, 3 décembre 1813.

Mon fils, j'ai accordé les décorations de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, que vous m'avez demandées pour l'armée daps votre lettre du 23 du mois dernier.

Le roi de Naples me mande qu'il sera bientôt à Bologne avec 30,000 hommes. Cette nouvelle vous permettra de vous maintenir en communication avec Venise et vous donnera le temps d'attendre l'armée que je forme pour pouvoir reprendre le pays de Venise. Agissez avec le roi le mieux qu'il vous sera possible; envoyez-lui un commissaire italien pour assurer la nourriture de ses troupes; enfin faites-lui toutes les prévenances possibles pour en tirer le meilleur parti. C'est une grande consolation pour moi de n'avoir plus rien à craindre pour l'Italie.

Je vous ai mandé que toutes les troupes italiennes qui étaient en Catalogne, en Aragon et à Bayonne sont actuellement en marche pour vous rejoindre.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

N° XIII.

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Vérone, 17 janvier 1814.

Il paraît, ma chère Auguste, qu'il sera impossible de s'entendre avec l'ennemi pour une suspension d'armes.

Oh ! les vilaines gens , le croirais-tu ? ils ne consentent à traiter que sur la même question que m'avait déjà faite le prince Taxis. Aussi a-t-on de suite rompu le discours. Dans quel temps vivons-nous ! et comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant pour y monter lâcheté, ingratitude et trahison. Va , je ne serai jamais roi.

Adieu , ma bonne Auguste , etc.

EUGÈNE.

N° XIV.

*L'Empereur au prince Eugène (lettre en chiffres,
l'explication se trouve avec la lettre).*

Paris, 17 janvier 1814.

Mon fils, vous aurez su, par les différentes pièces qui ont été publiées tous les efforts que j'ai déjà faits pour avoir la paix. J'ai depuis envoyé mon ministre des relations extérieures à leurs avant-postes, ils ont différé à le recevoir, et cependant ils marchent toujours.

Le duc d'Otrante vous aura mandé que le roi de Naples se met avec nos ennemis ; aussitôt que vous en aurez la nouvelle officielle, il me semble important que vous gagniez les Alpes avec toute votre armée. *Le cas échéant*, vous laisserez des Italiens pour la garnison de Mantoue et autres places, ayant soin d'amener l'argenterie et les effets précieux de la maison et les caisses.

Votre père affectionné,

NAPOLÉON.

N° XV.

Le duc d'Otrante au prince Eugène.

Florence, 21 janvier 1816.

Monseigneur, une lettre de M. Metternich a décidé la reine de Naples à entrer dans la coalition. Je ne connais pas le traité, mais je sais qu'il est conclu. Prévoyant le résultat prochain, j'ai eu l'honneur d'écrire, il y a quelques jours à Votre Altesse de prendre ses mesures comme s'il était signé.

La lettre de M. Metternich est perfide ; après avoir fait le tableau des forces de la coalition et des désastres de la France, elle ajoute que l'empereur Napoléon, dans des négociations avec les puissances coalisées, cède toute l'Italie et même Naples. Toutefois, qu'il a fait demander par le roi de Bavière le Milanais pour Votre Altesse.

Le projet de la coalition est simple : c'est de remettre les choses comme elles étaient avant 1789; le roi de Naples en sera convaincu trop tard.

Votre Altesse sait ce qui vient de se passer à Rome ; nous allons être forcés d'évacuer la Toscane ; la Grande-Duchesse fait rassembler tous les militaires qui ne sont pas nécessaires pour la garde des forts, et les enverra au quartier général de Votre Altesse ; le prince Félix doit s'y rendre, et j'aurai l'honneur de l'y accompagner.

Je prie Votre Altesse de recevoir, etc.

Le duc d'OTRANTE.

N° XVI.

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Vérone, 25 janvier 1814.

Les moments deviennent bien pressants, ma bien-aimée Auguste, surtout à cause de ces maudits Napolitains. Peut-on voir plus de perfidie, ne pas se déclarer et continuer à s'avancer sur nos derrières. N'importe, j'en aurai un morceau, je t'en réponds. A tout événement, je fais partir demain (*) Triaire pour Milan.

N° XVII.

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Vérone, 26 janvier 1814.

Giffling est revenu aujourd'hui de Naples. Le roi est décidément contre nous, et il sera à Bologne d'ici à quelques jours; je vais donc me préparer à un mouvement sur le Mincio, pour être de là plus à portée de passer le Pô, et donner sur le nez des Napolitains, si l'occasion s'en présente.

Il faut penser sérieusement à ton voyage, quoique je sois certain de pouvoir toujours te prévenir. Rien ne peut t'empêcher de passer par Turin, le col de Tende et Nice pour aller à Marseille; la route de Gênes serait peut-être moins sûre, à cause des Anglais, qui sont toujours le long des côtes.

(*) Le général Triaire, aide de camp du prince et écuyer, devait accompagner la vice-reine en cas de départ.

• Tu feras bien de dire à Triaire de faire partir pour Aix ou pour Marseille mes caisses de livres et de cartes topographiques.

Adieu ma bonne Auguste.

EUGÈNE.

N° XVIII.

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Gotto, 9 février 1815.

Encore une bataille de gagnée, ma bonne et chère Auguste ; l'affaire a été chaude et a duré jusqu'à huit heures du soir, en même temps que je passais le Mincio pour attaquer l'ennemi, il passait lui-même sur un autre point. Je l'ai pourtant battu et fait près de 2,500 prisonniers. Nos troupes se sont bien conduites, surtout l'infanterie. Ma santé est bonne ; je suis seulement très-fatigué.

EUGÈNE.

N° XIX.

Le duc de Feltre, ministre de la guerre, au prince Eugène.

Paris, 9 février 1815.

Monseigneur,

L'Empereur me prescrit, par une lettre datée de Nogent-sur-Seine, le 8 de ce mois, de réitérer à V. A. I. l'ordre que Sa Majesté lui a donné de se porter sur les Alpes, aussitôt que le roi de Naples aura déclaré la guerre à la France.

D'après les intentions de Sa Majesté, V. A. I. ne doit laisser aucune garnison dans les places de l'Italie, si ce n'est des troupes d'Italie, et elle doit de sa personne venir avec tout ce qui est Français sur Turin et Lyon, soit par Fenestrelle, soit par le Mont-Cenis. L'Empereur me charge de mander à V. A. I. qu'aussitôt qu'elle sera en Savoie elle sera rejointe par tout ce que nous avons à Lyon.

J'ai l'honneur, etc.

Le ministre de la guerre,

duc de Feltre.

N° XX

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Gottó, 11 février 1814.

Je t'annonce que le roi de Naples, aussitôt qu'il a su que j'avais gagné la bataille du Mincio, m'a envoyé un officier pour me faire quelques ouvertures. J'y envoie de suite Bataille pour l'entendre ; ce serait un beau résultat pour moi si je pouvais obtenir qu'il se déclarât en notre faveur.

EUGÈNE.

N° XXI.

Lettre du prince Eugène à l'Empereur.

Vienna, 18 février 1814.

Sire,

Une lettre que je reçois de l'impératrice Joséphine, m'apprend que Votre Majesté me reproche de n'avoir pas

mis assez d'empressement à exécuter l'ordre qu'elle m'a donné par sa lettre en chiffres, et qu'elle m'a fait réitérer le 9 de ce mois par le duc de Feltre.

Votre Majesté a semblé croire aussi que j'ai besoin d'être excité à me rapprocher de la France dans les circonstances actuelles, par d'autres motifs que mon dévouement pour sa personne, et mon amour pour ma patrie.

Que Votre Majesté me le pardonne, mais je dois lui dire que je n'ai mérité ni ses reproches ni le peu de confiance qu'elle montre dans des sentiments qui seront toujours les plus puissants mobiles de toutes mes actions.

L'ordre de Votre Majesté portait expressément que dans le cas où le roi de Naples déclarerait la guerre à la France, je devais me retirer sur les Alpes. Cet ordre n'était que conditionnel; j'aurais été coupable si je l'eusse exécuté avant que la condition qui devait en motiver l'exécution eût été remplie. Mais cependant, je me suis mis aussitôt, par mon mouvement rétrograde sur le Mincio, et en m'échelonnant sur Plaisance, en mesure d'exécuter la retraite que Votre Majesté me prescrivait, aussitôt que le roi de Naples, sortant de son indécision, se serait enfin formellement déclaré contre nous. Jusqu'à présent ses troupes n'ont commis aucune hostilité contre celles de Votre Majesté; le roi s'est toujours refusé à coopérer activement au mouvement des Autrichiens, et, il y a deux jours encore, il m'a fait dire que son intention n'était point d'agir contre Votre Majesté, et il m'a donné en même temps à entendre qu'il ne faudrait qu'une circonstance heureuse pour qu'il se déclarât en faveur des drapeaux sous lesquels il a toujours combattu. Votre Majesté voit donc clairement qu'il ne m'a point été permis de croire que le moment d'exécuter son ordre conditionnel fût arrivé.

Mais si Votre Majesté veut supposer un instant que

j'eusse interprété ses ordres de manière à me retirer aussitôt que je les aurais reçus, qu'en serait-il résulté?

J'ai une armée de 36,000 hommes, dont 24,000 Français et 12,000 Italiens. Mais de ces 24,000 Français, plus de la moitié sont nés dans les Etats de Rome et de Gènes, en Toscane et dans le Piémont, et aucun d'eux assurément n'aurait repassé les Alpes. Les hommes qui appartiennent aux départements du Léman et du Mont-Blanc, qui commencent déjà à désertir, auraient bientôt suivi cet exemple des Italiens, et je me serais trouvé dans les défilés du Mont-Cenis ou de Fenestrelle, comme je m'y trouverai aussitôt que Votre Majesté m'en aura donné l'ordre positif, avec 10,000 hommes à peine, et attirant à ma suite sur la France 70,000 Autrichiens, et l'armée napolitaine qui alors, privée de la présence de l'armée française qui lui sert encore plus d'appui que de frein, eût été forcée aussitôt d'agir offensivement contre nous. Il est d'ailleurs impossible de douter que l'évacuation entière de l'Italie aurait jeté dans les rangs des ennemis de Votre Majesté un grand nombre de soldats qui sont aujourd'hui ses sujets.

Je suis donc convaincu que le mouvement de retraite prescrit par Votre Majesté aurait été très-funeste à ses armes, et qu'il est fort heureux que, jusqu'à présent, je n'aie pas dû l'opérer. Mais si l'intention de Votre Majesté était que je dusse le plus promptement possible rentrer en France avec ce que j'aurais pu conserver de son armée, que n'a-t-elle daigné me l'ordonner? Elle doit en être bien persuadée, ses moindres désirs seront toujours des lois suprêmes pour moi; mais Votre Majesté m'a appris que dans le métier des armes il n'est pas permis de deviner les intentions, et qu'on doit se borner à exécuter les ordres.

Quoi qu'il en soit, il est impossible que de pareils doutes soient nés dans le cœur de Votre Majesté. Un dévouement aussi parfait que le mien doit avoir excité la jalousie ; puisse-t-elle ne point parvenir à altérer les bontés de Votre Majesté pour moi , elles seront toujours ma plus chère récompense. Le but de toute ma vie sera de les justifier, et je ne cesserai jamais de mettre mon bonheur à vous prouver mon attachement, et ma gloire à vous servir.

Je suis, Sire, etc.

Signé : EUGÈNE NAPOLEON.

N° XXII.

L'Empereur au prince Eugène.

Wagla, 18 février 1814.

Mon fils,

J'ai reçu votre lettre du 9 février ; j'ai vu avec plaisir les avantages que vous avez obtenus ; s'ils avaient été un peu plus décisifs et que l'ennemi se fût plus compromis, nous aurions pu garder l'Italie. Tascher vous fera connaître l'état des choses ici ; j'ai détruit l'armée de Silésie, composée de Russes et de Prussiens ; j'ai commencé hier à battre Schwarzenberg ; j'ai, dans ces quatre jours, fait 30 à 40,000 prisonniers, pris une vingtaine de généraux, 5 à 600 officiers, 150 à 200 pièces de canon et une immense quantité de bagages ; je n'ai perdu presque personne ; la cavalerie ennemie est à bas, leurs chevaux sont morts de fatigue, ils sont beaucoup diminués ; d'ailleurs ils se sont trop étendus.

Il est donc possible, si la fortune continue à nous sou-

rire, que l'ennemi soit rejeté en grand désordre hors de nos frontières et que nous puissions alors conserver l'Italie. Dans cette supposition, le roi de Naples changerait probablement de parti.

Votre père affectionné,

NAPOLÉON.

N° XXIII.

L'Empereur au prince Eugène.

Au château de Surville, près Montereau, 19 février 1812.

Mon fils,

Il est nécessaire que la vico-reine se rende sans délai à Paris pour y faire ses couches; mon intention étant que, dans aucun cas, elle ne reste dans le pays occupé par l'ennemi. Faites-la donc partir sur-le-champ. Je vous ai expédié Tascher; il vous fera connaître les événements qui ont eu lieu avant son départ. Depuis j'ai battu Wittgenstein au combat de Nangis, je lui ai fait 4,000 prisonniers russes et pris des canons et des drapeaux, et surtout j'ai enlevé à l'ennemi le pont de Montereau sans qu'il ait pu le brûler.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

N° XXIV.

*Extrait d'un rapport du comte Tascher de la Pagerie,
envoyé auprès de l'Empereur après la bataille du Min-
cio, le 9 février 1814, et reparti de Paris le 18 février.*

Quartier général della Volta, 27 février,

.....
« Le lendemain matin (18), S. M. me fit appeler; je
» fus introduit dans son cabinet, et elle me dit : Tascher,
» tu vas partir tout de suite pour retourner en Italie; tu ne
» t'arrêteras à Paris que pour voir ta femme, sans com-
» muniquer avec qui que ce soit; tu diras à Eugène que
» j'ai été vainqueur à Champaubert et à Montmirail des
» meilleures troupes de la coalition; que Schwarzenberg
» m'a fait demander cette nuit par un de ses aides de
» camp un armistice, mais que je n'en suis pas dupe, car
» c'est pour me leurrer et gagner du temps. Tu lui diras que
» si les ordres qui ont été donnés hier au maréchal Victor
» avaient été ponctuellement exécutés, il en serait résulté
» la perte des corps bavarois et des Wurtembergeois pris au
» dépourvu par ce mouvement, et qu'alors, n'ayant plus
» devant lui que des Autrichiens, qui sont de mauvais sol-
» dats et de la canaille, il les aurait menés à coups de fouet
» de poste; mais que, rien de ce qui avait été ordonné
» n'ayant été fait, il a fallu recourir à de nouvelles chances.
» S. M. ajouta : Tu diras à Eugène que je lui donne ordre de
» garder l'Italie le plus longtemps possible, de s'y défen-
» dre, qu'il ne s'occupe pas de l'armée napolitaine com-
» posée de mauvais soldats et du roi de Naples qui est un
» fou, un ingrat; en cas qu'il soit obligé de céder du ter-

» rain, de ne laisser dans les places fortes qu'il sera obligé
» d'abandonner que juste le nombre de soldats italiens
» nécessaires pour en faire le service ; de ne perdre du
» terrain que pied à pied en le défendant, et qu'enfin ,
» s'il était serré de trop près, de réunir tous ses moyens,
» de se retirer sous les murs de Milan, d'y livrer bataille ;
» que, s'il est vaincu, d'opérer sa retraite sur les Alpes
» comme il pourra ; ne céder le terrain qu'à la dernière
» extrémité. Dis à Eugène que je suis content de lui, qu'il
» témoigne ma satisfaction à l'armée d'Italie, et que sur
» toute la ligne il fasse tirer une salve de cent coups de ca-
» non en réjouissance des victoires de Champaubert et
» de Montmirail. A Lyon, tu verras le préfet ; tu diras
» au maréchal Augereau qui y commande qu'ayant pris
» 42,000 hommes de vieux soldats, y compris le 13^e de
» cuirassiers et le 11^e de hussards, d'y réunir les nouvelles
» levées, les gardes nationales, la gendarmerie, de mar-
» cher sur-le-champ, tête baissée, sur Mâcon et Châlons,
» sans s'occuper des mouvements de l'ennemi sur sa
» droite ; qu'il n'aura à combattre que le corps du prince
» de Hesse-Hombourg, composé des troupes de nouvelle
» levée des petits princes allemands, commandés par des
» officiers de la noblesse allemande sans aucune expé-
» rience de la guerre ; qu'il doit les vaincre et ne pas
» s'effrayer du nombre. A Turin, tu diras au prince Bor-
» ghèse de contremander l'évacuation de la Toscane s'il
» en est encore temps, mais dans le cas contraire d'ar-
» rêter les troupes dans leurs mouvements, de défendre
» les différentes positions en avant de la ville de Gènes,
» de mettre cette ville dans un état imposant de dé-
» fense et donner connaissance de ces dispositions au
» vice-roi.

» De Votre Altesse Impériale, etc , etc.

» L. TASCHER DE LA PAGERIE.

N° XXV.

Le prince Eugène à l'Empereur.

Volta, 27 février 1814, au soir.

Sire,

J'ai reçu ce matin les ordres de V. M., en date du 19, concernant le départ de la vice-reine de Milan. J'ai été profondément affligé de voir, par la forme de cet ordre, que S. M. s'était méprise sur mes véritables intentions en pensant que j'eusse jamais eu celle de laisser la vice-reine dans des lieux qu'auraient occupés les ennemis de V. M., à moins d'un obstacle physique. Je croyais, par toute ma conduite, avoir mérité que V. M. ne mît plus mes sentiments en doute.

La santé de ma femme a été très-mauvaise depuis trois mois; les derniers événements, en redoublant ses inquiétudes, avaient encore aggravé son mal. Je vais lui communiquer les intentions de V. M., et, dès que sa santé le lui permettra, elles seront remplies. Je le répète, sire, elles ne pouvaient nous chagriner que par les motifs injustes qui vous les auraient suggérés, et qui sont étrangers, j'ose le dire, à votre cœur paternel.

Je suis avec respect, sire, de Votre Majesté,

Le bien soumis et tendre fils et fidèle sujet,

EUGÈNE NAPOLEON.

N° XXVI.

Le Ministre de la guerre au prince Eugène.

Paris, 3 mars 1814.

J'ai reçu les lettres dont V. A. I. m'a honoré sous les dates des 16, 18, 20 et 22 février et j'ai eu soin d'en transmettre le contenu à l'Empereur. Sa Majesté y aura vu plusieurs choses satisfaisantes, mais elle n'a encore rien fait connaître à cet égard. Je dois croire que l'Empereur est disposé à laisser, en ce moment, l'armée d'Italie, dans la position où elle se trouve; et que Sa Majesté se bornera à faire revenir les garnisons de la Toscane et des États-Romains, comme l'ordre en a été donné. Déjà la garnison de Livourne est repliée sur Gênes d'après les dispositions arrêtées par Madame la grande-duchesse, qui devait négocier aussi pour le retour des garnisons de Sienne, Montargentaro et des forts de Florence.

Quant à l'armée d'Italie, il paraît que les succès remportés par V. A. I., joints à ceux que l'Empereur a obtenus de son côté, lui procureront les moyens de se maintenir dans sa position et d'attendre les événements.

J'ai l'honneur,

Signé : Duc de FELTRE.

N° XXVII.

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Mantoue, 9 mars au soir.

Ma bonne Auguste, le roi de Naples a enfin levé le masque. Il nous a attaqués hier matin à Reggio avec

18 à 20,000 hommes; je n'y avais pas 3,000 hommes, et on a tenu toute la journée; le général Severoli y a eu la jambe emportée et nous y avons perdu 250 à 300 hommes. Nos troupes se sont repliées sur Parme et ont pris en arrière la position de Toro; cela me fera faire un second mouvement sur Plaisance, surtout si le roi de Naples continue à s'avancer. Le général ⁻⁻⁻, que j'ai laissé sur le Mincio, a une peur de tous les diables depuis que je n'y suis plus.

Je t'engage, ma bonne amie, à continuer tes préparatifs, et demain ou après-demain je t'enverrai Triaire; tout cela dépendra, du reste, des nouvelles et des événements!

EUGÈNE.

N° XXVIII.

L'Empereur au prince Eugène.

Solassons, 12 mars 1814.

Mon fils, je reçois une lettre de vous, et une de la vice-reine, qui sont de l'extravagance; il faut que vous ayez perdu la tête; c'est par dignité et honneur que j'ai désiré que la vice-reine vint faire ses couches à Paris, et je la connais trop susceptible pour penser qu'elle puisse se résoudre à se trouver dans cet état au milieu des Autrichiens. Sur la demande de la reine Hortense, j'aurais pu vous en écrire plus tôt; mais alors Paris était menacé. Du moment que cette ville ne l'est plus, il n'y aurait rien de plus simple aujourd'hui que de venir faire ses couches au milieu de sa famille, et dans le lieu où il y a le moindre sujet d'inquiétude. Il faut que vous soyez fou pour supposer

que tout ceci se rapporte à de la politique. Je ne change jamais ni de style, ni de ton, et je vous ai écrit comme je vous ai toujours écrit.

Il est fâcheux pour le siècle où nous vivons que votre réponse au roi de Bavière vous ait valu l'estime de toute l'Europe. Quant à moi, je ne vous en ai pas fait compliment, parce que vous n'avez fait que votre devoir, et que c'est une chose simple. Toutefois vous en avez déjà la récompense, même dans l'opinion de l'ennemi, de qui le mépris pour votre voisin est au dernier degré.

Je vous écris une lettre en chiffres pour vous faire connaître mes intentions.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

N° XXIX.

Copie de la lettre en chiffres.

Même date.

Mon fils, je vous envoie copie d'une lettre fort extraordinaire que je reçois du roi de Naples. Lorsqu'on m'assassine, moi et la France, de pareils sentiments sont vraiment une chose inconcevable.

Je reçois également la lettre que vous m'écrivez avec le projet de traité que le roi vous a envoyé. Vous sentez que cette idée est une folie. Cependant envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire, et faites un traité avec lui en mon nom. Ne touchez au Piémont ni à Gènes, et partagez le reste de l'Italie en deux royaumes. Que ce

traité reste secret jusqu'à ce qu'on ait chassé les Autrichiens du pays, et que vingt-quatre heures après sa signature le roi se déclare et tombe sur les Autrichiens. Vous pouvez tout faire en ce sens ; rien ne doit être épargné dans la situation actuelle pour ajouter à nos efforts les efforts des Napolitains. On fera ensuite ce qu'on voudra, car après une pareille ingratitude et dans de telles circonstances rien ne lie.

Voulant l'embarrasser, j'ai donné ordre que le Pape fût envoyé par Plaisance et Parme aux avant-postes. J'ai fait écrire au Pape, qu'ayant demandé, *comme évêque de Rome*, à retourner dans son diocèse, je le lui ai permis. Ayez donc soin de ne vous engager à rien relativement au Pape, soit à le reconnaître, comme à ne pas le reconnaître.

Votre affectionné père,
NAPOLÉON.

N° XXX.

Le prince Eugène à la princesse Auguste.

Mantoue, 16 mars 1814 au soir.

Les dernières lettres de Paris nous donnent quelque espoir de paix, et on m'assure que tout devait être terminé le 18. Espérons qu'avant le 1^{er} avril notre sort sera entièrement terminé ; car tu ne pourrais pas attendre plus longtemps à te fixer au lieu définitif de tes couchés, et si alors tu peux réellement encore voyager, nous choisirons une petite ville du midi de la France. Mais tout cela dans le cas où rien ne finirait, et cela n'est pas possible.

N° XXXI.

Le même à la même.

Mantoue, 19 mars au soir.

Ma bonne Auguste, je te renvoie la lettre de l'Empereur, et j'y joins celle qu'il m'a adressée sur le même sujet; elles prouvent bien qu'il se repent de ce qu'il nous avait écrit primitivement pour ton départ. L'Empereur m'envoie en chiffres l'autorisation de m'arranger avec le roi de Naples; cela est trop tard, je crois; il y a trois mois que je la demande; mais enfin j'essayerai. Ne parle de cela à personne, car le traité doit être secret.

N° XXXII.

Le même à la même.

Mantoue, 23 mars au soir.

Je te répondrai demain sur tes idées de rester à Alexandrie ou à Mantoue pour tes couches. Cette dernière idée me sourit beaucoup au premier abord; il y aurait pourtant de terrible l'idée de te laisser sans aucune espèce de communication, si je me retirais. Ce matin je suis très-occupé, car j'ai à rendre compte à l'Empereur des tentatives faites auprès du roi de Naples. Après avoir donné les plus grandes protestations d'amitié et d'attachement à l'Empereur, il prétend m'obliger à faire passer les Alpes à toutes les troupes françaises, et alors, dit-il, il s'entendra avec moi. Comme je connais l'homme, tu sens bien que je ne me mettrai jamais en position d'être à sa discrétion.

Quel épouvantable traître!

N° XXXIII.

Lettre du roi de Bavière au prince Eugène.

Munich, le 11 avril 1814.

Mon bien aimé fils,

Jusqu'ici je n'ai pu qu'approuver, mon cher ami, la loyauté de votre conduite ; je dis plus, elle m'a rendu fier d'avoir un tel fils. Actuellement que tout a changé de face, comme vous le verrez par l'imprimé ci-joint, vous pouvez quitter la partie sans vous déshonorer. Vous le devez à votre femme et à vos enfants.

Un courrier, qui m'est arrivé cette nuit, m'a apporté la nouvelle que Marmont a passé chez nous avec 6,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux, toute vieille troupe, et vingt pièces de canons. Les maréchaux ont forcé l'Empereur, qui est à Fontainebleau, d'abdiquer en lui déclarant que son armée ne voulait plus lui obéir. Il s'est décidé à condition que l'impératrice serait régente et le roi de Rome empereur ; Ney, Macdonald et Caulaincourt sont arrivés à Paris avec cette proposition au nom de l'armée. On attendait l'arrivée de l'empereur d'Autriche pour leur donner une réponse ; elle sera je crois négative, vu qu'on s'est déjà trop prononcé pour les Bourbons.

Les alliés vous veulent tous du bien, mon cher Eugène, profitez de leur bonne volonté, et songez à votre famille.

Une plus longue retenue serait impardonnable.

Adieu, mon cher fils, je vous embrasse avec Auguste et vos enfants. La reine en fait autant.

Votre bon père.

MAX. JOSEPH.

L'impératrice Joséphine est partie le 29 pour Navarre.

NOTES.

NOTE POUR LE N° X.

*Ordres et instructions dictés par l'Empereur,
le 20 novembre 1813.*

Ce sont les ordres dictés par l'empereur au général d'Anthouard et rapportés par celui-ci au prince Eugène. On se rappelle que, selon le maréchal Marmont, cet ordre prescrivait au Prince d'évacuer l'Italie, faire sauter les forteresses, se porter à marches forcées sur les Alpes, etc., etc. Quelques pages plus loin, dans une note qui m'avait échappé lorsque j'ai publié ces documents, le maréchal ajoute :

« Le général d'Anthouard m'a raconté depuis que, se trouvant quelque temps après la restauration à Munich, et travaillant avec le Prince dans son cabinet pour mettre en ordre ses papiers, il retrouva l'ordre écrit qu'il avait porté, pour exécuter le mouvement dont j'ai parlé. Il le lui montra et lui dit : Croyez-vous, Monseigneur, qu'il soit bien de conserver ce papier ? — Non, reprit Eugène, et il le jeta au feu. »

(*Mém. du duc de Raguse*, t. vi, p. 55.)

Il est difficile d'accumuler plus de mensonges en moins de mots :

1° Le général d'Anthouard n'est jamais venu à Munich après la restauration ;

2° L'ordre apporté par lui au prince Eugène, n'a pas été brûlé ; nous en donnons le texte authentique ; l'original se trouve classé sous le n° 222 parmi les lettres de l'Empereur dans les archives duciales de Leuchtenberg à St-Pétersbourg ;

3° Cet ordre ne prescrit pas au prince d'évacuer l'Italie, il lui prescrit le contraire.

NOTES.

A.

Note pour la pièce n° IV (Récit du prince Taxis).

En 1836, la princesse, veuve du prince Eugène, avertie par moi des bruits calomnieux qu'une malveillance cachée cherchait à répandre sur la mémoire de son époux, pria le roi Louis de Bavière, son frère, de permettre au prince de la Tour et Taxis de lui remettre la relation fidèle de la mission qu'il avait été chargé par les souverains alliés de remplir auprès du vice-roi au mois de novembre 1813.

B.

Note pour le n° IX (Lettre du général d'Anthouard).

Dans les instructions et ordres de l'Empereur joints à cette lettre, il n'est nullement question d'un ordre pour le prince Eugène d'évacuer l'Italie et de se porter à marches forcées sur les Alpes. Au contraire, les ordres et instructions de l'Empereur sont tous relatifs à la défense du royaume d'Italie. Nous ajouterons seulement que le général d'Anthouard n'a jamais eu d'autre mission à remplir auprès de l'Empereur.

C.

Note pour le n° XI (Lettre de l'Empereur).

La lettre du prince Eugène à laquelle l'Empereur répond manque à ma collection; cette belle lettre est d'ailleurs très-connaue, et je n'ai voulu reproduire ici que les documents qui m'ont été envoyés par madame la duchesse, sans y rien ajouter.

D.

Note pour le n° XIV (Lettre en chiffres de l'Empereur).

L'ordre éventuel d'évacuation du royaume d'Italie contenu dans cette lettre est le seul que le prince Eugène ait reçu. Celui dont parle le maréchal Marmont, qui, selon lui, enjoignait au prince : *de dérober son mouvement de retraite à l'ennemi, de faire sauter les places fortes à l'exception de Mantoue, d'Alexandrie et de Gènes, et de gagner les Alpes à marches forcées*, cet ordre, dis-je, n'a jamais existé; il est de pure invention. Si un ordre de cette importance avait été donné, l'Empereur, suivant son invariable habitude, n'eût pas manqué de le faire réitérer au prince plutôt deux fois qu'une, soit par son major général, soit par le ministre de la guerre; enfin il l'aurait rappelé au prince dans ses lettres; or, rien de tout cela n'existe. Loin de là, toutes les lettres suivantes prouvent que l'Empereur conserva jusqu'à la fin le désir de garder l'Italie et l'espoir de ramener à lui le roi Murat.

E.

Note pour le n° XXI (Lettre du prince Eugène à l'Empereur).

La lettre de l'impératrice Joséphine à son fils peut paraître à bien des lecteurs un fait énigmatique.

J'essayerai de l'expliquer.

Cette lettre fut écrite le 9 février. Le même jour, le duc de Feltre, ministre de la guerre, transmet au prince Eugène un ordre officiel dans les mêmes termes que ceux de la dépêche chiffrée de l'Empereur, en date du 17 janvier, c'est-à-dire : « De se porter sur les Alpes aussitôt que le roi de Naples aurait déclaré la guerre à la France. »

Il est donc certain que l'Empereur voulait s'en tenir à cet ordre.

Mais il pouvait, il devait même lui convenir de dire que l'armée d'Italie était en marche pour venir le joindre, et qu'il en avait donné l'ordre positif. C'est surtout dans les moments de revers qu'il employait ce moyen pour ranimer les courages défaillants, et pour répondre aux objections des chefs militaires qu'il ne pou-

vait initier aux conceptions de son génie. C'est ainsi qu'il disait au maréchal Marmont, à Vitry, le 26 janvier, qu'il avait donné ordre à Eugène de venir le rejoindre avec son armée. Le maréchal ajoute qu'il n'en crut rien. C'est dans le même esprit qu'il disait au général d'Anthouard, en novembre 1813, qu'il fallait accréditer dans le royaume d'Italie le bruit que l'Empereur allait s'y rendre de sa personne. Si l'on se reporte à cette époque désastreuse, si l'on réfléchit aux immenses difficultés de la position de l'Empereur dans cette lutte gigantesque, on comprendra facilement que de tels expédients, usités de tout temps par les chefs militaires, lui étaient indispensables.

La lettre officieuse de l'Impératrice Joséphine, en contradiction flagrante avec celle du ministre de la guerre, avait sans doute pour but de rassurer la population parisienne et de calmer les anxiétés des hauts fonctionnaires de l'administration, anxiétés dont le roi Joseph, qui commandait à Paris, était le témoin journalier. Cette lettre devait certainement étonner et affliger le cœur loyal d'Eugène, mais elle ne pouvait l'autoriser à transgresser les ordres positifs reçus par la voie hiérarchique. C'était tout ce que voulait l'Empereur.

Il est à remarquer que l'Empereur abandonna quelques jours plus tard même l'ordre conditionnel de l'évacuation du royaume d'Italie.

F.

Note pour le n° XXVI (Lettre du duc de Feltre au prince Eugène, du 3 mars).

A l'occasion de cette lettre, je vais citer un passage des Mémoires du duc de Raguse, résumant les trois chefs d'accusation qui servent de base à ses calomnies :

« Les ordres de mouvement pour opérer sur les Alpes ont été, » comme je l'ai déjà dit, apportés à Eugène par le général d'Anthouard à la fin de 1813.

« Une lettre de l'Impératrice à son fils, très-pressante, pour » accélérer son mouvement, a été envoyée par l'ordre de Napoléon, par un courrier du 10 février.

« Le 3 mars, nouvelle lettre lui a été adressée dans le même » objet par le ministre de la guerre. »

Les ordres du général d'Anthouard. — Nous en avons donné le texte authentique.

La lettre de l'impératrice Joséphine. — L'ordre du ministre de la guerre, de la même date, la réduit à sa juste valeur.

La lettre du ministre de la guerre du 3 mars. — On vient de la lire.

Je crois donc la question vidée, et la noble conduite du prince Eugène rendue plus évidente que jamais par la publication de ces documents. L'occasion en était impatientement attendue par moi depuis longues années. Je remercie le maréchal Marmont de me l'avoir fournie.

